

Les Bons Chiens, 27 octobre 1866

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Les Bons Chiens](#)

Citer cette page

Baudelaire, Charles, Les Bons Chiens, 27 octobre 1866, 1866-10-27

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/46>

Copier

Informations sur le texte

Titre des textes« Intérieurs de quelques gens de lettres et d'artistes. [...] Les Bons Chiens »

Nombre de textes1

Pagination des textesp. 166-171

Date1866-10-27

Date exacte de la publication27 octobre 1866

Lieu de publicationParis

Texte

Transcription diplomatique*Les Bons Chiens*. – Ce poème en prose est le seul morceau de littérature de M. Baudelaire qui ait été publié dans un journal belge, durant le séjour qu'il a fait à Bruxelles. Il n'a, d'ailleurs, été pour rien dans l'impression de ce remerciement à un ami qui l'avait gratifié d'un gilet.□

Ceci demande explication.

M. Baudelaire a le désir impatient. Certains objets d'arts, de curiosité, de toilette, sollicitent irrésistiblement son goût. Tel fut le gilet en question. À la plupart des hommes, ce gilet eût semblé un morceau de velours, sur lequel on se fût assis quelque peu ; en le voyant, le poète songeait à l'automne, à l'été de la Saint-Martin, aux femmes mûres. C'était un gilet suggestif.

Ce prestigieux gilet se bombait, fort noblement, ma foi, sur la poitrine de M. Joseph Stevens, le grand peintre d'animaux, de qui la conversation toute conciliante et aimable et la parfaite égalité d'humeur, plaisaient beaucoup à M. Baudelaire. La première fois qu'il le vit, ce gilet : « Oh ! fit-il, avec enthousiasme, Stevens, que vous avez là un beau gilet ! » Et rencontrant M. Stevens, quelques jours après, mais avec un autre gilet : « Pourquoi, lui dit-il, d'un ton de reproche, n'avez-vous pas mis votre beau gilet ? »

On remplirait une page des variantes d'expressions de ce désir, que M. Stevens, très-impartial à l'endroit de son gilet, s'habitua à considérer comme celles d'une plaisanterie prolongée.

Un soir, enfin, que M. Baudelaire se trouvait à la taverne Horton, il s'exclama à si haute voix, et en prenant à témoin les amis présents, sur la beauté du gilet de M. Stevens, qui entraît, que celui-ci repartit : « Eh bien ! mon cher Baudelaire, puisque vous le trouvez si beau, le voulez-vous ? – Comment, si je le veux ? mais voilà deux mois que j'en meurs d'envie ! »

À l'instant, avec toute la vivacité imaginable, M. Stevens se dépouilla de son paletot et de son gilet... Après quoi, il remit tranquillement son paletot, au grand étonnement des habitués de l'endroit, Anglais pour la plupart, qui considérant la pétulance de son premier geste, avaient espéré une scène de pugilat.

Rentré chez lui avec le gilet de M. Stevens, sous le bras, le poète l'endossa, et sous son influence, célébra la gloire de l'homme magnifique qui venait de le gratifier d'un objet où il voyait tant de choses.

LES BONS CHIENS (A M. JOSEPH STEVENS)

Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Bouffon ; mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide, non.

Bien plus volontiers je m'adresserais à Sterne, et je lui dirais : « Descends du ciel, ou monte vers moi des Champs-Élysées, pour m'inspirer, en faveur des bons chiens, des pauvres chiens, un chant digne de toi, sentimental farceur, farceur incomparable ; reviens à califourchon sur ce fameux âne qui t'accompagne toujours dans la mémoire de la postérité ; et surtout que cet âne n'oublie pas de porter, délicatement suspendu entre ses lèvres, son immortel macaron. »

Arrière la Muse académique ! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la Muse familière, la jeune, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés,

et le poète qui les regarde d'un œil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élance indiscrètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, quelquefois hargneux et insolent comme un domestique ! Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste de l'ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer aux dominos !

À la niche, tous ces fatigants parasites ! Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histrion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette bonne mère, cette vraie patronne des intelligences.

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent, solitaires, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons une espèce de bonheur ! »

« Où vont les chiens ? » disait autrefois Nestor Roqueplan dans un immortel feuilleton qu'il a sans doute oublié, et dont moi seul, et Sainte-Beuve, peut-être, nous nous souvenons encore aujourd'hui.

Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs ? Ils vont à leurs affaires.

Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. À travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie accablante, ils vont, ils viennent, ils trottent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la passion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie, ou courent à leurs plaisirs.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue, et qui viennent chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal ; d'autres qui accourent de plus de cinq lieues pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines pucelles sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent à de certains jours, leur département, pour venir, à la ville, gambader une heure autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante.

Et ils sont tous très-exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles.

Connaissez-vous la paresseuse Belgique, et avez-vous admiré, comme moi, tous ces chiens attelés à la charrette du boucher, de la laitière ou du boulanger, qui témoignent, par leurs aboiements triomphants, du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux ?

En voici deux qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé. – Permettez-

moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poêle allumé et ronflant, un ou deux instruments de musique détraqués, – oh ! le triste mobilier ! Mais regardez, je vous prie, ces personnages intelligents, qui, habillés de vêtements ou des militaires, surveillent avec une attention de sorciers l'œuvre sans nom qui mitonne sur le poêle, et au centre de laquelle une longue cuiller se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

N'est-il pas juste que de si zélés comédiens ne se mettent pas en route sans avoir lesté leur estomac d'une soupe puissante et solide ? Et ne pardonnez-vous pas un peu de sensualité à ces pauvres diables qui ont à affronter tout le jour l'indifférence du public et les injustices d'un directeur qui se fait la grasse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre bons comédiens ?

Que de fois j'ai contemplé, riant et attendri, tous ces philosophes à quatre pattes, esclaves complaisants, soumis ou dévoués, que le dictionnaire républicain pourrait aussi bien qualifier d'officieux, si la république, trop occupée du bonheur des hommes, avait le temps de ménager l'honneur des chiens.

Et que de fois j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelque part (qui sait, après tout ?) pour récompenser tant de courage, tant de patience et de labeur, un paradis spécial pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés et désolés ! Swedenborg affirme bien qu'il y en a un pour les Turcs et un pour les Hollandais.

Les bergers de Virgile et de Théocrite attendaient pour prix de leur chant alterné un bon fromage, une flûte du meilleur faiseur ou une chèvre aux mamelles gonflées.

Le poète qui a chanté les pauvres chiens a reçu pour récompense un beau filet d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin.

Aucun de ceux qui étaient présents dans la taverne de la rue Villa-Hermosa n'oubliera avec quelle pétulance le peintre s'est dépouillé de son gilet en faveur du poète, tant il a bien compris qu'il était bon et honnête de chanter les pauvres chiens.

Tel un magnifique tyran italien, du bon temps, offrait au divin Arétin soit une dague enrichie de pierreries, soit un manteau de cour, en échange d'un précieux sonnet ou d'un curieux poème satirique.

Et toutes les fois que le poète revêt le gilet du peintre, il est contraint de penser aux bons chiens, aux chiens philosophes, aux étés de la Saint-Martin et à la beauté des femmes très-mûres.

CH. BAUDELAIRE.

Analyse

Description Avec une nouvelle note de présentation, probablement par Auguste

Poulet-Malassis.

Information sur l'édition

Référence bibliographique *La Petite Revue*

Mentions légales Texte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s) Pregnolato, Francesca (édition numérique et transcription)

Notice créée par [Francesca Pregnolato](#) Notice créée le 12/01/2023 Dernière modification le 07/08/2024

destie de l'extérieur. Après avoir traversé la salle à manger, on pénètre dans un salon garni de meubles simples. Des gravures, des eaux-fortes et quelques dessins de maîtres ornent les murs de cette pièce. Entre deux fenêtres qui s'ouvrent du côté du lac, des rayons supportent la bibliothèque, où les in-octavo de Renduel et les in-dix-huit de Charpentier se mêlent à de vénérables in-folio.

Quiconque a pénétré dans l'ermitage de Veytaux, sait combien est cordiale l'hospitalité de l'illustre écrivain et de M^{mo} Quinet, sa digne et courageuse compagne d'exil.

Les cheveux d'Edgar Quinet blanchissent, mais sa parole et sa pensée ont la même vigueur qu'au temps où il groupait autour de sa chaire de professeur la jeunesse intelligente des écoles. Sans le connaître, l'observateur devinerait aisément à son front large, à la puissance de son regard, une de ces mâles natures que les déceptions ne peuvent atteindre.

L'ancien professeur au Collège de France, l'ancien représentant du peuple, mène depuis quinze ans à Veytaux une vie paisible et retirée. Certes, une telle résidence conviendrait peu aux existences absorbées par des polémiques fiévreuses, par des luttes quotidiennes. Mais c'est bien à Veytaux que devaient être écrits une épopée comme *Merlin l'Enchanteur*, un livre impartialement et vigoureusement pensé comme *la Révolution*.

Les Bons Chiens. — Ce poème en prose est le seul morceau de littérature de M. Baudelaire qui ait été

publié dans un journal belge, durant le séjour qu'il a fait à Bruxelles. Il n'a, d'ailleurs, été pour rien dans l'impression de ce remerciement à un ami qui l'avait gratifié d'un gilet.

Ceci demande explication.

M. Baudelaire a le désir impatient. Certains objets d'arts, de curiosité, de toilette, sollicitent irrésistiblement son goût. Tel fut le gilet en question. A la plupart des hommes, ce gilet eût semblé un morceau de velours, sur lequel on se fût assis quelque peu ; en le voyant, le poète songeait à l'automne, à l'été de la Saint-Martin, aux femmes mûres. C'était un gilet *suggestif*.

Ce prestigieux gilet se bombait, fort noblement, ma foi, sur la poitrine de M. Joseph Stevens, le grand peintre d'animaux, de qui la conversation toute conciliante et aimable et la parfaite égalité d'humeur, plaisaient beaucoup à M. Baudelaire. La première fois qu'il le vit, ce gilet : « Oh ! fit-il, avec enthousiasme, Stevens, que vous avez là un beau gilet ! » Et rencontrant M. Stevens, quelques jours après, mais avec un autre gilet : « Pourquoi, lui dit-il, d'un ton de reproche, n'avez-vous pas mis votre beau gilet ? »

On remplirait une page des variantes d'expressions de ce désir, que M. Stevens, très-impartial à l'endroit de son gilet, s'habitua à considérer comme celles d'une plaisanterie prolongée.

Un soir, enfin, que M. Baudelaire se trouvait à la taverne Horton, il s'exclama à si haute voix, et en prenant à témoin les amis présents, sur la beauté du gilet de M. Stevens, qui entraît, que celui-ci repartit : « Eh bien ! mon cher Baudelaire, puisque vous le

trouvez si beau, le voulez-vous? — Comment, si je le veux? mais voilà deux mois que j'en meurs d'envie! »

A l'instant, avec toute la vivacité imaginable, M. Stevens se dépouilla de son paletot et de son gilet... Après quoi, il remit tranquillement son paletot, au grand étonnement des habitués de l'endroit, Anglais pour la plupart, qui considérant la pétulance de son premier geste, avaient espéré une scène de pugilat.

Rentré chez lui avec le gilet de M. Stevens, sous le bras, le poète l'endossa, et sous son influence, célébra la gloire de l'homme magnifique qui venait de le gratifier d'un objet où il voyait tant de choses.

LES BONS CHIENS

(A M. JOSEPH STEVENS)

Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Buffon; mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide, non.

Bien plus volontiers je m'adresserais à Sterne, et je lui dirais : « Descends du ciel, ou monte vers moi des Champs-Élysées, pour m'inspirer, en faveur des bons chiens, des pauvres chiens, un chant digne de toi, sentimental farceur, farceur incomparable; reviens à califourchon sur ce fameux âne qui t'accompagne toujours dans la mémoire de la postérité; et surtout que cet âne n'oublie pas de porter, délicatement suspendu entre ses lèvres, son immortel macaron. »

Arrière la Muse académique! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la Muse familière, la jeune, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés, et le poète qui les regarde d'un œil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élance indis-crètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, quelquefois hargneux et insolent comme un domes-tique! Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste de l'ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer aux dominos!

A la niche, tous ces fatigants parasites! Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histriion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette bonne mère, cette vraie patronne des in-telligences.

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent, solitai-res, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spi-rituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous fe-rons une espèce de bonheur! »

« Où vont les chiens? » disait autrefois Nestor Roqueplan dans un immortel feuilleton qu'il a sans doute oublié, et dont moi seul, et Sainte-Beuve, peut-être, nous nous souvenons en-core aujourd'hui.

Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs? Ils vont à leurs affaires.

Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. A travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie accablante, ils vont, ils viennent, ils trot-tent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la pas-sion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie, ou courent à leurs plaisirs.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue, et qui viennent chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal; d'autres qui accourent de plus de cinq lieues pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines pucelles sexagénaires, dont le cœur inoc-

cupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent, à de certains jours, leur département, pour venir, à la ville, gambader une heure autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante.

Et ils sont tous très-exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles.

Connaissez-vous la paresseuse Belgique, et avez-vous admiré, comme moi, tous ces chiens attelés à la charrette du boucher, de la laitière ou du boulanger, qui témoignent, par leurs aboiements triomphants, du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux ?

En voici deux qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé. — Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poêle allumé et ronflant, un ou deux instruments de musique détraqués, — oh ! le triste mobilier ! Mais regardez, je vous prie, ces personnages intelligents, qui, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, surveillent avec une attention de sorciers l'œuvre sans nom qui mitonne sur le poêle, et au centre de laquelle une longue cuiller se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

N'est-il pas juste que de si zélés comédiens ne se mettent pas en route sans avoir lesté leur estomac d'une soupe puissante et solide ? Et ne pardonnez-vous pas un peu de sensualité à ces pauvres diables qui ont à affronter tout le jour l'indifférence du public et les injustices d'un directeur qui se fait la grasse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre bons comédiens ?

Que de fois j'ai contemplé, riant et attendri, tous ces philosophes à quatre pattes, esclaves complaisants, soumis ou dévoués, que le dictionnaire républicain pourrait aussi bien qualifier d'officieux, si la république, trop occupée du bonheur des hommes, avait le temps de ménager l'honneur des chiens.

Et que de fois j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelque part (qui sait, après tout ?) pour récompenser tant de courage, tant

de patience et de labeur, un paradis spécial pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés et désolés ! Swedenborg affirme bien qu'il y en a un pour les Turs et un pour les Hollandais.

Les bergers de Virgile et de Théocrite attendaient pour prix de leur chant alterné un bon fromage, une flûte du meilleur faiseur ou une chèvre aux mamelles gonflées.

Le poète qui a chanté les pauvres chiens a reçu pour récompense un beau gilet d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin.

Aucun de ceux qui étaient présents dans la taverne de la rue Villa-Hermosa n'oubliera avec quelle pétulance le peintre s'est dépouillé de son gilet en faveur du poète, tant il a bien compris qu'il était bon et honnête de chanter les pauvres chiens.

Tel un magnifique tyran italien, du bon temps, offrait au divin Arétin soit une dague enrichie de pierreries, soit un manteau de cour, en échange d'un précieux sonnet ou d'un curieux poème satirique.

Et toutes les fois que le poète revêt le gilet du peintre, il est contraint de penser aux bons chiens, aux chiens philosophes, aux étés de la Saint-Martin et à la beauté des femmes très-mûres.

CH. BAUDELAIRE.

Poésies oubliées, non réimprimées ou inédites d'auteurs modernes

LES YEUX DES MAÎTRESSES MORTES

SÉRÉNADE AUX ÉTOILES

I

Étoiles radieuses,
Êtes-vous pas les yeux
Des belles amoureuses
Dont je fus amoureux ?